

L'HOMME AIME T-IL VRAIMENT LA LIBERTÉ ?

séminaire du jeudi 21 octobre 2010 – Marseille (Mille Babords)

Les citations qui suivent sont de Jacques Ellul. Pour les besoins de l'exposé, certaines sont des résumés, voire des retranscriptions. Chacun pourra retrouver les textes d'origine en se reportant aux sources, qui sont indiquées.

L'ILLUSION POLITIQUE (1965) - 3^{ème} édition, La Table ronde, 2004

1 Que signifie le mot "liberté" quand les faits se substituent aux valeurs ?

Pour qu'il y ait véritablement choix dans la décision politique, il faut qu'il y ait possibilité de combinaisons de données diverses. Or l'une des limitations considérables du choix politique est l'élimination hors de la conscience collective de ce que l'on appelle les *valeurs*. Si invraisemblable que cela puisse paraître, l'homme de notre temps, indifférent aux valeurs, les ramène aux *faits*. Ainsi la justice se limite à la répartition des biens matériels, la liberté à la hausse du niveau de vie et la vérité à l'exactitude dans la relation des faits. (p. 62-63)

La désaffection du public à l'égard des valeurs est considérable. Celles-ci font partie d'un matériel désuet, subsistant à titre d'apparence et à qui plus personne n'accorde créance : il n'est plus question de régler sa conduite sur elles. Or la joyeuse libération de cette tutelle conduit à la soumission envers une *nécessité* bien plus impérieuse mais beaucoup moins ressentie car elle ne laisse plus le choix. Et cette éviction progressive de la décision vraie, l'homme politique n'en souffre pas : il n'aspire pas plus à cette liberté qu'un autre homme. La liberté l'expose toujours à de pénibles contradictions, donc à des responsabilités. Or il n'en a nulle envie : il aime cent fois mieux une conduite inévitable. Il est toujours prêt à *se soumettre à la nécessité*, pourvu que le vocabulaire de la liberté soit sauvegardé. (p. 64)

2 Dans un monde technicisé, la politique n'est plus qu'une illusion de liberté

Dans un système de concurrences implacables et toujours plus technicisé, *l'efficacité* devient le seul critère de légitimité d'un gouvernement. (p. 69) Plus grave : il ne revient pas à l'homme politique de choisir entre ce qui est plus ou moins efficace. Pour cela, il s'en remet à plus compétent que lui : le technicien. Dès lors, il ne conserve plus que *l'illusion de l'initiative*. (p. 70) Les décisions sont prises non plus en fonction d'une idée politique mais de ce que les techniciens considèrent comme utile, possible et efficace. (p. 71)

3 Plus on est informé, plus on est soumis à la *religion du fait*, moins on est libre

L'homme de notre temps est assailli par l'actualité. (p. 89) Plus l'information est superficielle et sans importance, mais spectaculaire, plus il s'y intéresse. Et comme il n'y a d'opinion publique que pour les problèmes d'actualité, l'exercice de l'autorité politique a pour unique fondement l'opinion publique. (p. 91) Cette opinion n'existe jamais qu'à l'occasion d'un événement d'actualité. D'où l'influence du phénomène d'actualité et le caractère éphémère qu'il impose à la politique. La prédominance de l'actualité produit une incapacité fondamentale de l'individu, aussi bien gouvernant que citoyen. Elle provoque tout d'abord un effet de *dispersion*. L'homme en quête d'actualité n'est pas une personnalité maîtrisée, continue, assimilatrice, mais un être soumis à des influences qui le divisent, avec une conscience discontinue. L'actualité ne le rend pas plus apte car elle lui soumet des informations si nombreuses et si diverses qu'il ne les assimile pas, elles ne sont *rien* pour lui et ne débouchent sur aucune réflexion véritable (p. 92) d'autant que le temps lui manque. (p. 94)

4 Plus on veut saisir l'actualité, moins on est capable (libre) de la contextualiser

L'homme de l'actualité est un homme sans mémoire : les informations disparaissent aussi vite qu'elles sont apparues, ce qui le passionnait un jour lui échappe le lendemain car il est aussitôt livré à une autre avalanche de faits. Ainsi, il perd toute capacité de prévision. Si la

personnalité fonde la mémoire, réciproquement la mémoire autorise la personnalité et garantit le caractère volontaire et créateur d'un acte. Autrement dit la liberté. (p. 98)

L'homme qui est "de son temps" a le sentiment que le plus nouveau est le plus important. Il a la conviction de vivre en tant qu'homme libre précisément parce qu'il vit dans l'instant. Obéir au moment semble être la liberté. Prendre part brusquement dans la dernière querelle, c'est la vocation du citoyen le plus libre ! En réalité, *l'obéissance à l'instant, la réaction à l'actualité, sont les plus radicales négations de la liberté*. Un homme qui lit chaque jour son journal n'est sûrement pas un homme politiquement libre ! (p. 100)

LES NOUVEAUX POSSÉDÉS (1973) - 2^{ème} édition : Les Mille et une nuits, 2003

5 Ce n'est pas la technique qui nous asservit mais le sacré transféré à la technique

Ce que Marx décrit est prophétique: il ne rend pas compte des religions premières (l'islam, le judaïsme, le christianisme) mais de *la religion moderne* dans les pays capitalistes développés, dans les pays socialistes et dans le monde sous-développé. C'est maintenant plus que jamais que l'homme se rend esclave des choses et des autres hommes par le processus religieux. *Ce n'est pas la technique qui nous asservit mais le sacré transféré à la technique**, qui nous empêche d'avoir une fonction critique et de la faire servir au développement humain. *Ce n'est pas l'État qui nous asservit, même policier et centralisateur, c'est sa transfiguration sacrale*. Ainsi le religieux, que l'homme ne peut éviter de produire, est le plus sûr agent de son aliénation, de son acceptation des puissances qui l'asservissent, de son adulation de ce qui le dépouille de lui-même en lui promettant (comme toujours toutes les religions) que ce dépouillement de soi lui permettra d'être plus que lui-même. Comme toujours, ce processus d'aliénation se combine avec le rêve, l'imaginaire, le transfert dans un monde d'images. Il y aurait à faire une analyse détaillée de la relation entre le monde mythique "primitif" et le monde des informations, des représentations diffusées par les mass media, la société du spectacle et l'univers des images illusoires, qui sont les nôtres. Le monde des images, venant de l'appareil technologique et envahissant l'homme, l'absorbe et le satisfait, tout en l'empêchant d'agir effectivement. (pages 316-317)

* Il faut éviter un malentendu : la technique étant ce qu'elle est, ce sacré est inévitable, impossible à récuser. L'homme n'est absolument pas libre de sacrifier ou non la technique : il ne peut pas s'empêcher de reconstruire un sens de la vie à partir d'elle.

6 Le sacré : une "voie latérale"

Tel est le religieux moderne... Faut-il le détruire ? Ce serait oublier que c'est lui qui fait vivre l'homme et lui permet d'assumer sa difficile condition dans cette société-ci. Ce n'est pas par perversion qu'il s'est fabriqué cette gangue mythique, ni par stupidité ou par lâcheté mais du fait de l'impossibilité d'assumer cette tension, ces affrontements qui génèrent sa condition. Il opère donc *inconsciemment* et *involontairement*. Comme ses ancêtres primitifs, l'homme moderne éprouve à la fois sa propre faiblesse et l'exigence d'avoir à tout changer. Il cherche alors une *voie latérale*, une protection, une solution. Mais cela sans le savoir. (pages 317-318)

LE SYSTÈME TECHNICIEN (1977) - 2^{ème} édition : Le Cherche midi, 2003

7 Le mythe de la technique qui libère

Les partisans de la technique cherchent à la justifier en expliquant qu'elle libère l'homme des anciennes contraintes, ce qui est exact. Chacun peut voir que grâce à la technique, l'homme peut *choisir*. Bien plus, ses comportements sont libérés, il peut aller n'importe où, saisir n'importe quelle culture... Grâce à la technique, la pilule ou l'avortement, l'homme (la femme) devient libre. Mais ceci n'est-il pas illusoire ? Y a-t-il nécessairement coincidence entre *liberté* et *multiplicité de choix de choses à consommer* ? On peut être parfaitement libre en n'ayant jamais à chaque repas que du riz à consommer, et parfaitement aliéné devant le menu d'un restaurant et le choix entre mille plats différents. (p. 328-329)

En réalité, il n'existe que des *ordres de choix*. L'ordre du choix de l'homme ou de la femme avec qui l'on peut construire une vie est autre que l'ordre du choix d'une marque de moulin à café. En cela, la zone des choix est parfaitement délimitée par le système technicien et c'est pour cela que peut s'élèver la protestation ingénue de l'amour libre. Les malheureux jeunes qui croient affirmer ainsi leur liberté ne réalisent pas qu'ils se bornent à exprimer leur appartenance au système: ils réduisent le partenaire à l'objet donnant une satisfaction, comme n'importe quel produit technique, et l'inconstance de choix ne fait que rejoindre le kaleidoscope de la consommation. Ils ne font aucun autre choix que celui que propose le système technicien. (p. 328-329)

Jean Baudrillard fait une démonstration éclatante mais qu'il faut développer. Tout est pris entre deux pôles : 1°) "l'individu est libre en tant que consommateur mais il n'est libre qu'en tant que tel." 2°) "La fin dernière de la consommation est la fonctionnalisation du consommateur lui-même, la monopolisation de ses besoins, une unanimité de consommation qui correspond à la concentration et au dirigisme absolu de la production", si bien que "la censure s'exerce à travers des *conduites libres* du consommateur, à travers un investissement spontané. Elle s'intérieurise dans la jouissance même." (p. 329-330)

Comme l'écrit Bertrand de Jouvenel, "l'homme de la cité productiviste ne peut en aucune façon être un homme dégagé (libre) : il est engagé dans des rapports sociaux nombreux, changeants et pressants". Ce que d'autres appellent *aliénation*. (p. 331)

Ainsi, le système technicien est caractérisé par une croissance prodigieuse de l'irresponsabilité (p. 332) et - par compensation - au développement d'une incommensurable illusion de liberté. La technique augmente la liberté du technicien, c'est-à-dire son pouvoir, sa puissance, mais nullement son sens de l'éthique. Et c'est à cette croissance de puissance, et à elle seule, que se ramène toujours la soi-disant liberté due à la technique. (p. 333)

ÉTHIQUE DE LA LIBERTÉ – tome 1 (1973)

8 La liberté est illusoire dès lors que l'aliénation n'est pas reconnue

On peut trouver dans notre temps l'équivalent de l'esclavage sous l'aliénation. (p. 23) Pour Marx, l'aliénation n'est pas un fait localisé, elle n'est pas la caractéristique du prolétaire dans le monde capitaliste. Elle n'est pas seulement une condition économique et ne se produit pas seulement dans une période de l'histoire. Elle est la condition *totale* de l'homme et de *tout* homme à partir du moment où, sortant de la tribune primitive, l'homme s'est livré à la division du travail et a été conduit à exploiter l'homme. Mais elle n'est pas seulement le fait qu'un homme est exploité par un autre. Être aliéné, c'est effectivement être possédé extérieurement par un autre mais c'est aussi *être un autre que soi-même*. C'est dans ces deux dimensions que Marx voit le problème. Et c'est pourquoi il parle de l'aliénation dans le travail, dans cette absence de temps pour vivre, du fait que le travail nous accapare et nous abîte spirituellement. (p. 24)

L'homme est aliéné parce qu'à partir du moment où il est lancé dans l'aventure de l'exploitation, où sa praxis n'est plus juste, alors il est obligé de tout concevoir avec une *conscience fausse*, et de créer une *idéologie* pour se cacher sa propre situation. (p. 25)

Si le point de départ de l'aliénation se trouve bien dans la situation économique objective du prolétaire, la condition aliénée de celui-ci dépasse infiniment l'état économique. Il est l'homme *exclu de lui-même*, devenu "appendice de la machine", noyé dans l'anonymat de la grande ville. L'aliénation n'est plus aujourd'hui celle de la misère ou de l'infériorité sociale mais bien davantage un problème psychologique et moral, qui ne se limite pas à quelques individus mais englobe toutes les catégories sociales (p. 26). L'homme est dépossédé de lui-même du fait qu'il est possédé par des phénomènes ayant un caractère de plus en plus abstrait. De moins en moins libre de conduire sa propre vie, son adversaire n'est plus une autre catégorie d'hommes mais un ensemble de mécanismes très complexes (p. 27)

9 Parce qu'il est aliéné mais refuse de l'admettre, l'homme se soumet à l'absurdité.

Il se trouve en possession de moyens permettant l'exercice d'une maîtrise presque absolue, mais cela le conduit à vouloir que tout soit manipulable. Comme l'écrit Paul Ricoeur, "nous voulons changer la condition humaine, anéantir la séparation dans l'espace et dans le temps. A la limite, nous cherchons à ne pas mourir. Nous diffusons dans tous nos comportements un type d'existence emprunté au modèle technique et nous plaçons les êtres dans une relation qui les situe dans l'ordre du maniable et de l'ustensile"*. Tout cela mène à une aliénation accrue parce que le problème qui n'est pas résolu, et qui est pourtant au centre, est celui du *sens*. C'est donc une grave illusion de juger notre temps en termes de rationalité croissante. Il faut le juger en termes *d'absurdité croissante*." (p. 28)

* Paul Ricoeur, "Notre responsabilité dans la société moderne", bulletin du C.P.O., juillet 1965

10 Quoiqu'il dise, l'homme ne désire pas la liberté. Il en a même peur.

L'homme n'est pas du tout passionné par la liberté, comme il le prétend. La liberté n'est pas un besoin inhérent à la personne. Beaucoup plus constants et profonds sont les besoins de sécurité, de conformité, d'adaptation, de bonheur, d'économie des efforts... et *l'homme est prêt à sacrifier sa liberté pour satisfaire ces besoins*. Certes, il ne peut pas supporter une oppression directe, mais qu'est ce que cela signifie ? Qu'être gouverné de façon autoritaire lui est intolérable non pas parce qu'il est un homme libre mais parce qu'il désire commander et exercer son autorité sur autrui. L'homme a bien plus peur de la liberté authentique qu'il ne la désire (p. 36)

11 Si l'homme craint d'être libre, que signifient tous ses discours sur la liberté ?

Née au XVIII^e siècle avec les développements de la technique, l'aliénation s'accompagne paradoxalement de tout un arsenal discursif sur la liberté, notamment chez les philosophes. Ceux-ci négligent délibérément tout ce que la sociologie, la science politique, l'économie politique, la psychologie sociale nous apprennent de l'homme. Dès lors, leur littérature nous introduit dans un univers de rêve et d'inconsistance: tout y est verbalement possible mais nous ne dépassons pas le verbal (p. 38). Il faut voir là plus qu'un simple phénomène compensatoire (p. 39). Nous sommes ici au niveau de ce que Marx appelle *l'idéologie*: ces philosophes sont les vecteurs d'une *conscience fausse*. En invoquant une liberté qu'ils ne font que présupposer, ils cautionnent – au moins inconsciemment – l'aliénation (celle-ci bien réelle) causée par le système économique: ils la *justifient*. (p. 40). Le poids des déterminations économiques est d'autant plus lourd qu'il est justifié bien au delà de la sphère économique. Ainsi, plus notre civilisation devient complexe, plus il se produit une intériorisation des déterminations. Elles sont de moins en moins visibles, externes, contraignantes, choquantes. Elles deviennent bénévoles et insidieuses, se présentant même pour le bonheur. Si bien que leur poids n'est pas ressenti comme tel et qu'elles sont acceptées comme des évidences. Ainsi justifiée, notre aliénation devient quasiment indolore (p. 45).

12 Liberté-prétexte et vraie liberté

Ce qu'on appelle le plus souvent "liberté" n'est en fait qu'un *prétexte* que l'on se donne pour suivre ses penchants naturels. En son nom, on peut *tout faire*, aussi bien une chose et son contraire ! A l'opposé, la vraie liberté est la marque de l'*unité* de la personne, de sa *cohérence*, de sa *continuité*, de sa *fidélité* à autrui. Elle s'incarne dans la durée. (p. 273-274)

La liberté-prétexte est le fondement de toute notre société, c'est celle du libéralisme économique, qui autorise le plus fort à écraser autrui, et celle du libéralisme politique, qui permet à la classe bourgeoise de *justifier* sa domination sur la classe ouvrière *. (p. 276)

* A ce sujet, lire *Métamorphose du bourgeois*, 1967 (réed. 1998, La table-ronde, p 47 et 106 sq)

En lui-même, *le principe de la justification constitue une négation de la liberté*. Se justifier soi-même est la plus grande entreprise de l'homme, après la volonté de puissance. (p. 277) C'est le processus par lequel le mensonge et l'hypocrisie façonnent une société. (p. 274)